Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 107 (1999)

Artikel: Quand la virilité devient une prison du genre : tendances récentes de la recherche sur la masculinité

Autor: Lamamra, Nadia / Rosende, Magdalena

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-74404

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quand la virilité devient une prison du genre. Tendances récentes de la recherche sur la masculinité*

NADIA LAMAMRA, MAGDALENA ROSENDE

Si, dans l'aire anglo-saxonne, on s'est depuis longtemps intéressé à la construction sociale et culturelle de la masculinité, tant le sujet que l'approche sont relativement récents dans le monde germanophone et balbutiants en France. Soulignons donc la parution de deux ouvrages : le numéro de la revue d'histoire *Traverse* et la publication en français du livre de l'historien américain George L. Mosse.[1]

Revenons auparavant sur trois facteurs qui ont conduit la recherche à se pencher sur la masculinité :

- Tout d'abord, l'impact de la deuxième vague féministe dans les années 1970 qui est suivie de travaux académiques traitant de la situation des femmes et rendant compte de l'oppression qu'elles subissent. Ces études émergent dans des disciplines en renouvellement (sociologie, anthropologie, ethnologie et histoire) et c'est dans cette rupture épistémologique que se dessine l'approche du genre.[2] La notion de genre renvoie à la construction sociale et culturelle des rôles. Elle rompt avec la notion de sexe biologique et permet d'interroger la relation entre femmes et hommes. Dans cette perspective relationnelle, il devient évident qu'on ne peut pas traiter isolément un des termes. S'impose alors l'idée de réfléchir aussi sur le genre masculin.

---

* Nous remercions vivement les personnes qui ont relu avec attention les différentes versions de cet article.

[1] « Genre : masculin », *Traverse,* Zürich, Chronos Verlag, 1998/1 et George L MOSSE., *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne,* Paris, Abbeville, 1997 (version originale : 1996).

[2] En France, on privilégie l'utilisation de rapports sociaux de sexe en lieu et place de genre. Nous utiliserons nous-mêmes ici ces deux termes indifféremment.

- L'apparition subséquente de groupes d'hommes. Rapidement ces groupes militants produisent des textes, publient des revues[3] où ils interrogent la division entre espace public et privé et les rapports entre les sexes. Il faudra attendre les années 1980 pour que la (dé)-construction du masculin soit discutée plus largement[4] et progressivement reconnue comme objet scientifique.
- Enfin, l'émergence des mouvements gays et lesbiens qui sont suivis dans le champ académique par les « gay and lesbian studies », et plus récemment par la « queer theory ». [5] Ces recherches ont permis de montrer que masculinité et féminité se déclinaient au pluriel, qu'il y avait différentes façons d'habiter le genre, et que la domination masculine ne s'exerçait pas uniquement sur les femmes, mais sur les hommes eux-mêmes. À la domination masculine, théorisée dans les premières études féministes, s'articule la domination hétérosexuelle.

Ces différents facteurs ont permis l'émergence d'un questionnement du masculin, l'histoire des hommes ne se confondant plus avec l'histoire universelle. La recherche tient désormais compte de la position dominante (socialement et historiquement) des hommes.

L'ouvrage de Mosse offre une synthèse remarquable de ses recherches précédentes sur le nationalisme, les mouvements de droite et la mémoire des deux guerres mondiales. Confronté, dans ce cadre, à la promotion symbolique et à l'instrumentalisation politique de la virilité, l'auteur s'intéresse ici particulièrement à la construction et à l'évolution du stéréotype masculin dans l'histoire occidentale contem-

---

[3] Pour la France, Daniel Welzer-Lang cite notamment les quatre numéros du bulletin *Pas rôles d'hommes,* parus en 1978, ou encore entre 1979 et 1986 la revue *Contraception masculine – paternité,* enfin de 1981 à 1984 la revue *Type – Paroles d'hommes.* Voir Daniel WELZER-LANG, « L'homme absent de l'espace domestique ou de la recherche sur l'espace domestique ? Ou comment l'interaction chercheur-e/terrain a constitué un biais majeur dans les études sur les manières d'habiter l'espace domestique. », in Laurette WITTNER et Daniel WELZER-LANG (dir.), *Les faits du logis,* Lyon, Aléas, 1996, pp. 31-83.

[4] Welzer-Lang situe, pour la France, le tournant en octobre 1984 lors du colloque « Les hommes contre le sexisme » organisé à Lyon.

[5] La « queer theory » permet de dépasser une simple histoire des homosexuel-le-s, telle qu'elle est menée dans les « gay and lesbians studies ». Le concept « queer » interroge le rapport socialement construit qui existe entre homosexualité et hétérosexualité et de dénoncer l'hétérosexisme. On peut le comparer au concept genre qui souligne la relation socialement construite entre les sexes.

poraine. C'est à la fin du XVIIIe siècle, dans une société en pleine mutation, que Mosse situe l'origine du modèle viril. Dans cette période de profonds bouleversements liés à l'industrialisation, la bourgeoisie a besoin d'un modèle fort. En établissant un lien entre émergence de cette classe sociale et construction de la masculinité, l'auteur parvient à éclairer la persistance de l'idéal masculin.

La revue *Traverse* couvre une période qui va de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Les contributions proposent aussi bien un bilan historiographique, que des débats méthodologiques et des études de cas. Mis à part l'excellent article de Franca Doriguzzi,[6] la perspective des rapports sociaux de sexe est absente de la plupart des contributions. C'est là la principale faiblesse du numéro, notamment dans les articles plus théoriques, où l'héritage des recherches féministes n'apparaît qu'en marge. Dans les diverses contributions, nous retrouvons des éléments chers à Mosse, que ce soit le lien entre esthétique antique et valeurs morales (Thomas Späth), ou encore les lieux de construction de la masculinité : tournois médiévaux (Simona Slanicka), associations d'hommes (John M. Remy), gymnastique (Svenja Goltermann) ou encore armée (Karen Hagemann). Si l'introduction (Sabina Brändli, Martin Lengwiler, Monica Rüthers) souligne un projet ambitieux et signale les pistes des recherches actuelles, notamment les débats théoriques et méthodologiques, elle omet de faire les liens entre les diverses contributions, d'où un caractère parfois un peu éclaté.

Deux axes nous permettront d'aborder ces publications très différentes. Dans une première partie, nous examinerons la période et les modalités de l'établissement du modèle viril contemporain, les valeurs qui y sont rattachées, et son évolution. Dans un second temps, nous présenterons divers lieux de construction de la masculinité. Cette démarche permet de comprendre comment un idéal abstrait s'incarne dans les corps, les esprits et les pratiques des hommes. Elle offre également la possibilité de se pencher sur le processus de création d'identités sexuées. Enfin, dans la conclusion nous nous interrogerons sur la permanence du modèle masculin, sur ses transformations, voire sur les ruptures possibles à la fin du XXe siècle.

---

[6] « La place du père. Pères et enfants nobles au XVIIIe siècle », *Traverse,* 1998/1, pp. 95-105.

Établissement du modèle viril contemporain

Le modèle viril contemporain est « toujours défini par la volonté de puissance, l'honneur, le courage ».[7] Mosse montre comment cet idéal, certes particulièrement exalté dans le nationalisme ou le fascisme, se déploie bien au-delà des idéologies réputées « viriles », comment il résiste aux mutations structurelles de la modernité, transcende les systèmes politiques et se retrouve, diversement accentué, tant dans l'idéal bolchevique que dans les valeurs et les normes bourgeoises.

C'est d'ailleurs la bourgeoisie qui promeut le stéréotype masculin à la fin du XVIIIe siècle. Contre les modèles aristocratiques de l'honneur et des règles chevaleresques fondés sur le lignage, cette dernière, dans son ascension, génère alors une figure de l'« homme de bien », non plus « bien né » mais solidement constitué, doté de vertus (courage, maîtrise de soi, héroïsme et sens de la justice). Le duel transformé par les codes bourgeois devient un moyen de former le caractère et l'honneur masculins, et est désormais nourri par un dessein moral (la justice, l'égalité).

L'idéal moderne de la virilité naît à un moment où l'importance du corps humain se met à égaler – voire à surpasser – celle de ses ornements, à une période où le visuel acquiert de l'importance, comme l'atteste l'apparition des emblèmes nationaux et des sciences comme la physiognomonie et l'anthropologie physique. Les intellectuels européens vont alors puiser dans la statuaire grecque pour célébrer la simplicité, la grandeur et les exploits athlétiques des hommes. Cette tradition va poser les canons de la beauté masculine. C'est cette même époque qui va réunir le corps et l'esprit en assimilant aspect extérieur et valeur intérieure. Les sciences vont établir des parallèles entre les parties du corps et les traits de caractère.

Comment les hommes adhèrent-ils au modèle de l'idéal masculin ainsi configuré ? Le corps est l'un des vecteurs d'intégration de la virilité contemporaine. L'idéal masculin est en effet incorporé à travers l'exercice physique, conçu comme une formation corporelle et spirituelle. La pratique de la gymnastique est censée améliorer la santé, endurcir la volonté ; elle permet de combattre les caractères efféminés, et crée de « vrais hommes », disciplinés, travailleurs, modestes et

---

[7] George L. Mosse, *op. cit.*, p. 11.

persévérants. Si l'Angleterre met en place un système éducatif donnant une large part à l'athlétisme et au sport d'équipe, la France et l'Allemagne développent la gymnastique dans l'instruction scolaire. La diffusion de la gymnastique s'accompagnera par la suite d'une empreinte patriotique : le sport permet de réunir les jeunes gens en une vraie communauté sans distinction de classe, religion ou région.

Mosse montre comment chaque période a complété le modèle sans jamais le trahir. Aux valeurs de force, puissance, tempérance et maîtrise de soi initiales s'ajoutent, dans le dernier quart du XIXe siècle et après la Première guerre mondiale, des valeurs telles que mourir pour une noble cause, être au service de la nation. Dès lors la virilité est militarisée et se retrouve exacerbée dans les mouvements nationalistes.

Dans son article sur le développement de la gymnastique en Allemagne, Svenja Goltermann[8] accorde également de l'importance à « l'économie des corps »[9] dans l'adhésion à la virilité et souligne le rôle du visuel dans la reproduction du modèle masculin. Elle étudie la production, l'intériorisation, la reproduction et la transformation du masculin. Son analyse des revues de gymnastique fait ressortir les liens entre le développement des compétitions sportives en Allemagne, l'assimilation d'une conception précise du masculin et l'essor d'une conscience nationale. Au centre de cette étude figure le concept de *mimesis*, utile pour démontrer que l'imitation s'effectue à différents niveaux et n'est nullement unidimensionnelle. L'auteure ouvre ainsi une piste de recherche intéressante en s'attachant au rôle fondamental des contacts visuels dans le processus de *mimesis* pendant une manifestation de masse de gymnastique. Comme le remarque Martin Lengwiler,[10] cette contribution illustre le renouveau dans les études sur la masculinité.

Le modèle viril entre en crise à la fin du XIXe siècle. L'idéal masculin et son envers se renforcent pendant la période dite « fin de siècle ». Entre les années 1870 et la Première guerre mondiale, les « ennemis » de la virilité normative attaquent de toutes parts : les

---

[8] « Doppelgänger ihrer selbst. Überlegungen zu Mimesis und Männlichkeit am Beispiel der deutschen Turnbewegung, 1860-1900 », *Traverse*, 1998/1, pp. 113-125.

[9] Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980 ; « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 84, sept. 1990, pp. 2-31 ; Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

[10] « Aktuelle Perspektiven der historischen Männlichkeitsforschung im angelsächsichen Raum », *Traverse*, 1998/1, pp. 25-33.

femmes cherchent à quitter la place qui leur est socialement assignée, l'homosexualité gagne en visibilité, l'agitation ouvrière menace et certaines maladies comme la syphilis, la tuberculose et l'hystérie obsèdent. Plus que jamais, il faut dénoncer la décadence, médicaliser la déviance. Tout ceci va renforcer le stéréotype masculin.

Des hommes ont également tenté d'instaurer une autre représentation de la masculinité. La critique qui s'aiguise au début du XXe siècle dans certains milieux socialistes va s'efforcer de faire naître ce que certains appelaient l'« homme nouveau ». Imaginé par l'Autrichien Max Adler en 1923, celui-ci est libre, raisonnable et bon, dénué de bellicisme et prône l'égalité entre les sexes. Néanmoins cet effort de transformation du stéréotype échoua. Les partis socialistes vont en fait se borner à « adoucir les contours de la virilité traditionnelle », qui – y compris dans leurs rangs – se perpétue solidement. Même si le jeune État soviétique rompt avec les valeurs anciennes, l'homme bolchevique conserve, sous les traits du travailleur, une masculinité énergique et disciplinée qui n'est pas sans ressemblance avec le vieux modèle. Et c'est finalement ce dernier qui l'emportera dans l'URSS de Staline.

Mosse se distingue en insistant sur le rôle crucial du stéréotype masculin dans la division des sexes : cette image de l'homme vertueux et ambitieux a permis de tenir les femmes à l'écart des affaires publiques et de les confiner dans la sphère privée. Si l'image de la femme passive, socialement et politiquement, a persisté jusqu'à la Première guerre mondiale, le stéréotype masculin semble s'être maintenu encore plus solidement que le féminin. Même lorsque l'on a parlé d'« homme nouveau », il ne s'agissait que d'éclairer autrement l'homme traditionnel, alors que la « femme nouvelle » a représenté un changement substantiel.[11]

Lieux de construction de la masculinité

Parler de la construction sociale de la masculinité implique des institutions où celle-ci peut se configurer ainsi que des mécanismes. Si la longue synthèse de Mosse apporte quelques éléments de réflexion sur

[11] George L. Mosse, *op. cit.*, pp. 149-151.

ces questions, *Traverse* se penche uniquement sur certaines institutions chargées d'assurer l'ordre des genres. D'autres auteurs se sont également intéressés à ce processus.

Pour Welzer-Lang, tous les lieux monosexués[12] doivent être pris en considération. Mosse et les auteur-e-s de *Traverse* ne présentent quant à eux que des lieux non-mixtes qui favorisent la diffusion du stéréotype : collèges anglais, scoutisme, clubs de gymnastique allemands, confréries, clubs anglais, organisations ouvrières, tournois médiévaux, armée et guerre. Si Mosse, comme Welzer-Lang, articule construction de l'identité et exclusion, il ne s'intéresse pas au quotidien. En effet, il ne s'arrête ni à l'éducation préscolaire, ni aux lieux de travail, ni encore à la famille, institutions pourtant incontournables dans la construction des genres.

Dans les deux ouvrages que nous avons retenus, les objets et perspectives donnent un aperçu des tendances de la recherche actuelle.

La première tendance – que l'on pourrait appeler approche « hommes » – regroupe des travaux qui poursuivent une ancienne tradition des sciences sociales : l'étude des modes de socialisation masculins ou encore de lieux dominés par les hommes (associations masculines, groupes d'étudiants, armée).[13] Depuis peu, la perspective a changé, l'accent est mis davantage sur l'importance de ces lieux dans la construction de la masculinité. Les exemples historiques proposés dans *Traverse* (tournoi de l'arbre d'or, histoire militaire, gymnastique, sociétés d'hommes) sont donc abordés en tant que lieux privilégiés pour analyser ce processus. De nombreux travaux s'intéressent aujourd'hui à l'histoire militaire, permettant des questionnements sur les notions de subordination, de discipline, de hiérarchie ou encore de responsabilité. Il ne s'agit donc plus de rappeler des hauts faits d'armes, mais d'analyser l'armée comme école de la masculinité, comme « lieu d'ordre entre les sexes » (*Geschlechterordnung*) pour reprendre les termes de Karen Hagemann. Cette première approche est limitée dans la mesure où elle fait l'impasse sur le processus d'exclusion inhérent à la formation de l'identité de genre.

---

[12] Un lieu est monosexué quand femmes et hommes ont des activités différentes en dépit de la mixité qui y règne. À titre d'exemple, la cour d'école est un espace mixte, cependant les types et les lieux de jeux féminins et masculins divergent.

[13] Sabina BRÄNDLI, Martin LENGWILER et Monica RÜTHERS, « Genre : masculin », *Traverse*, 1998/1, p. 23.

La seconde tendance – qui s'inscrit dans une approche des rapports sociaux de sexe – réunit des travaux qui s'interrogent sur les lieux et les modes de construction du masculin. Ils intègrent une perspective relationnelle, mettant en rapport féminin et masculin, dans laquelle s'inscrit Mosse. En effet, l'auteur illustre le processus nécessaire à l'élaboration de l'idéal masculin bourgeois par la comparaison avec une féminité caractérisée par la faiblesse et l'inaptitude à gouverner les sentiments, et également dans l'opposition à des « contretypes » : parias nerveux et agités, homosexuels, gitans, juifs, dont les effrayantes figures fantasmatiques trahissent tous les désordres de la perversité et du vice. Ainsi, s'il est des lieux privilégiés où se construit la masculinité, l'exclusion en est l'outil principal.

La masculinité ne peut se construire que sur le déni du féminin, sur sa mise à l'écart symbolique (le rejet des valeurs dites féminines) ou sociale (les lieux exclusivement masculins). Cet élément incontournable est peu présent dans le numéro de *Traverse*, si ce n'est dans l'article de Doriguzzi, où parlant de la présence des pères, elle remarque l'absence des mères dans l'ordre symbolique de perpétuation qu'est le lignage. Le déni du féminin apparaît aussi en filigrane dans les articles de Hagemann et de Remy. La hiérarchisation entre les genres, qui consacre le masculin en infériorisant systématiquement le féminin, est au cœur de la démarche adoptée par Mosse. Ce dernier montre que la masculinité est toujours connotée plus fortement et positivement que la féminité : espoir et progrès contre passé et tradition.[14]

Le rejet, la stigmatisation de tout ce qui est autre (sexisme, homophobie, racisme), est nécessaire pour adhérer au modèle masculin. En ce sens, Mosse présente de façon remarquable les figures des contretypes et leur évolution. Le Juif, l'Homosexuel, le Gitan, le Fou, le Criminel, le Vagabond, le Malade, l'Homme hystérique, tous ces parias se reconnaissent parce que leur sont attribuées les valeurs contraires à celles qui magnifient l'homme.[15] Le caractère efféminé attribué aux contretypes, souligne l'adéquation entre exclusion des femmes et exclusion des parias, tous deux participant du système de domination

[14] George L. Mosse, *op. cit.*, pp. 13-14.
[15] *Id.*, p. 67.

viriarcale.[16] Les rapports entre hommes sont donc structurés à l'image hiérarchisée des rapports femmes-hommes, et l'aliénation que les hommes subissent est le produit direct de l'oppression des femmes.[17]

Ce mécanisme permet de comprendre comment et pourquoi le modèle normatif se renforce dès qu'il est attaqué, que ce soit par l'émancipation des femmes, par des hommes prônant une autre masculinité ou encore par les mouvements gays et lesbiens. Il permet aussi de souligner l'homogénéité du modèle masculin. Le caractère normatif du stéréotype empêche les garçons d'avoir d'autres modèles identificatoires et est l'un des premiers obstacles à la déconstruction du genre masculin. Ainsi, ceux qui ont réfuté tout ou partie de ce modèle sont exclus de l'analyse historique.[18]

En conclusion, nous aimerions interroger la permanence du stéréotype masculin. Si celui-ci a été renforcé dans l'immédiat après guerre, il est fortement attaqué durant les années 1960 et 1970. On assiste à cette époque à un effacement des différences entre les sexes au niveau des apparences et à l'apparition de modèles androgynes qui vont effacer les marques extérieures de la virilité. Cependant la culture gay qui se répand dans diverses couches de la population ne réussit pas à mettre en cause l'idéal masculin. Comme par le passé, on est confronté au phénomène d'assimilation du stéréotype par ceux-là même qui en sont exclus.

Pour Mosse, les années 1990 sont caractérisées par le retour de la masculinité normative. Selon lui, la virilité ne sera pas renversée, elle ne fera que plier.[19] Welzer-Lang et Robert W. Connell[20] soulignent,

---

[16] Nous utilisons le terme de domination viriarcale et non patriarcale, car dans nos sociétés occidentales contemporaines, le système de domination masculine repose moins sur la paternité que sur le genre masculin.

[17] Daniel WELZER-LANG, « Les hommes : une longue marche vers l'autonomie », *Temps Modernes,* avril-mai 1997, p. 204.

[18] Lors du colloque « Une histoire sans les femmes est-elle possible ? », Rouen 27-30 novembre 1997, l'atelier « Vers une histoire de la masculinité » a souligné l'absence d'une histoire des objecteurs de conscience, ou toute autre forme de résistance au modèle masculin.

[19] George L. MOSSE, *op. cit.*, p. 194.

[20] Daniel WELZER-LANG, « Les hommes : une longue marche... », art. cit., pp. 201-218 ; « Les transgressions sociales des définitions de la masculinité », in *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales,* Paris, La Découverte, 1995, pp. 447-452. Robert W. CONNELL, *Masculinities,* Los Angeles, University of California Press, 1995.

quant à eux, les transgressions sociales des définitions de la masculinité et décrivent les formes multiples qu'elle prend dans les sociétés occidentales.

Le sociologue français Welzer-Lang, par exemple, s'intéresse « à l'apparition de formes nouvelles de la masculinité revendiquée et/ou vécue [qui] mettent en scène une grande variation de formes, de modèles d'identités de genre, de rapports entre sexe et genre ».[21] Ces groupes minoritaires d'hommes qui habitent différemment le masculin[22] se caractérisent par la remise en cause objective et/ou subjective des définitions homophobes et hétérosexistes de la masculinité.

On pourrait penser que les diverses formes de la masculinité déstabilisent le modèle hégémonique. En effet, le maintien d'un taux de chômage élevé, la croissance du taux d'activité féminin, la féminisation des professions techniques et libérales laissent présager des changements irréversibles, mais ceux-ci semblent à première vue concerner davantage les femmes que les hommes. Du côté de ces derniers, la résistance au changement pourrait être liée à la peur de perdre certains privilèges inhérents à leur genre. Un des apports des récentes recherches féministes sur la citoyenneté et l'État[23] est en effet d'avoir montré comment les femmes ont été exclues du champ du politique, comment l'État et les politiques sociales, tant dans leur forme première que contemporaine, sont structurés par les rapports de genre.[24] Ces différents éléments expliquent en grande partie la résistance masculine au changement.

---

[21] Daniel WELZER-LANG, « Les transgressions sociales... », art. cit., pp. 447-448.

[22] Parmi lesquels il faut compter les groupes d'hommes antisexistes ou proféministes et les groupes d'hommes qui revendiquent le droit des pères.

[23] Pour le lien entre État, pouvoir politique et masculinité en Suisse, voir Lynn BLATTMANN, Irène MEYER (éd.), *Männerbund und Bundesstaat. Über die politische Kultur der Schweiz,* Zurich, Orell Füssli Verlag, 1998.

[24] L'analyse de l'organisation interne de l'État montre que sa construction est modelée par la division sexuelle du travail et par une idéologie de genre. Les études sur la participation féminine dans les administrations publiques, et en particulier dans les postes hiérarchiques, soulignent le caractère masculin du lieu de travail ainsi que la ségrégation professionnelle selon le sexe, en dépit des changements survenus ces dernières années.